

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

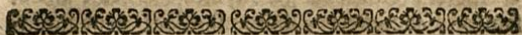
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre V. Sir Charles Grandison au Seigneur Jeronymo de Porretta.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2099



L E T T R E V.

Sir CHARLES GRANDISON

au Seigneur

JERONIMO DE PORRETTA.

Londres, samedi, 29. Sept. N. S.

J'ai écrit, mon très-cher ami, à Mademoiselle Clémentine, & j'enferme ici une copie de ma Lettre.

J'avoue que jusqu'à ce que j'aie reçu la sienne, j'ai cru qu'il y avoit une possibilité, quoique sans aucune vraisemblance, qu'elle changeât de disposition en ma faveur. J'ai prévu que, par des raisons de famille, vous la presseriez tous de se marier; & je pensois que se trouvant fortement pressée, il étoit possible qu'elle perdît ses scrupules, & que proposant des conditions pour sa sûreté, elle honorât de sa main celui à qui elle a accordé une place dans son cœur: l'espèce de maladie dont elle a été attaquée, laisse souvent pour quelque tems, une sorte de foiblesse dans l'esprit: mon absence, comme je me proposois de me fixer dans ma patrie, peut-être, pour ne plus revenir en Italie; les hautes idées qu'elle a d'obligations, & de gratitude; sa confiance déclarée dans mon honneur, & dans mon attachement, tout cela se réunissant, il est possible, pensois-je, qu'elle change de disposition; & en ce cas, je ne puis douter de la faveur de ses parens. Ce n'étoit pas présomption
d'espe-

d'espérer, mon cher Jeronymo. C'étoit justice envers Clémentine, d'attendre l'événement, & la Lettre qu'elle m'avoit promise. Mais à présent que je vous vois tous du même sentiment; que cette chère fille, quoique vivement pressée par tous ses parens d'épouser quelqu'autre, peut en appeler à moi, seulement comme à son *quatrième frère*, à un homme qui n'est point *intéressé* dans l'événement... Je renonce à toute espérance.

J'ai écrit en conséquence à votre chère Clémentine; mais on ne pouvoit attendre que je traitasse ce sujet avec toute la force dont il est susceptible. Cependant étant persuadé que son devoir l'oblige à céder aux sollicitations de tous ses parens, j'en ai usé honnêtement. Mais sûrement jamais homme ne s'est trouvé embarrassé dans tant de difficultés que votre Grandison, qui cependant n'a point été entraîné par la témérité, & un caractère entreprenant, dans des embarras si extraordinaires.

Vous voudriez, mon cher ami, que je donnasse l'exemple à votre excellente sœur. Je vous ouvrirai mon cœur.

Il y a une Dame, une Angloise, belle comme un Ange, mais dont la beauté est la moindre perfection, à mes yeux, & aux siens. Si je n'avois jamais connu Clémentine, j'aurois pu l'aimer, & n'aimer qu'elle seule de toutes les femmes que j'ai jamais connus. Ce ne seroit pas lui rendre justice, si je ne pouvois pas dire que je l'aime. Mais c'est une flamme aussi pure que le cœur de Clémentine & le sien puissent se vanter de l'être. Le dérangement de
Clé-

Clémentine me pénétra de douleur: j'imputois ses maux à son estime pour moi. Sur le refus qu'on lui fit de me dire adieu, elle montra, à ce que je crus, un si fort attachement pour moi, en même tems qu'elle étoit pour moi ce que je puis appeller véritablement un premier amour, que quoique les difficultés parussent insurmontables, je crus qu'il me convenoit, en honneur, par reconnoissance, de rester moi-même en suspens, & de ne m'adresser à aucune autre femme, tant que la destinée de la chère Clémentine ne seroit pas entièrement décidée.

Il y auroit un air de vanité, si je disois à mon Jéronymo, à combien de propositions, faites pas des parens prévenus de femmes d'un rang & d'un mérite supérieur au mien, je me suis cru obligé de me refuser, par considération pour ces Dames elles-mêmes; mais mon cœur n'a jamais souffert de malaise, par l'incertitude où j'étois de réussir auprès de votre chère sœur, excepté à l'occasion de cette Dame. Je n'ose pas dire, cependant, que j'aurois pu réussir, si je m'étois cru en liberté de m'adresser à elle. Cependant, dans le tems où je me permettois de balancer, à cause de mon incertitude par rapport à Clémentine, j'avois quelque esperance que j'aurois pu réussir, par l'entremise de mes deux sœurs, son cœur n'étant point engagé.

Vous avouerez je la vérité, mon cher Jéronymo? ... Quand j'allai en Italie, à l'invitation de l'Evêque, les deux plus belles ames qu'il y ait au monde partageoient presque également mon cœur; & j'étois par là en état, avec justice, & plus d'empire sur moi-même, de déclarer

rer

rer à la Marquise, & au Général, que je me regardois comme lié, & votre sœur, & vous tous, comme libres. Mais quand la chère Clémentine commença à donner des signes de guérison, & parut confirmer les esperances que j'avois de sa prévention pour moi, ma reconnoissance & mon attachement paroissant importer à son entier rétablissement, oh alors, mon cher Jeronymo, je me contentai de souhaiter à la Dame Angloise un autre époux plus digne d'elle que je ne pouvois l'être, dans ma situation embarrassée. Et quand ensuite j'éprouvai la bonté & la condescendance de toute votre famille réunie en ma faveur, je ne formai pas un souhait que pour votre Clémentine.

Quelle mortification, mon cher Jeronymo, ne fut pas pour moi son refus! ... obligé, comme je l'étois, d'admirer encore plus cette illustre fille pour les motifs de ce refus-même.

A présent, mon cher ami, que demandez-vous? ... Que je donne un exemple à votre sœur? Comment le puis-je? Est-il en mon pouvoir de me marier? Il n'y a qu'une femme au monde, à présent que votre chère Clémentine m'a refusé, que je puisse croire digne de la remplacer dans mon cœur, quoiqu'il y en ait mille dont je ne suis pas digne. Et cette Dame doit-elle accepter un homme dont le cœur a été à un autre, cette autre vivant, étant fille, & l'honorant encore de tant d'estime qu'on la peut regarder comme suffisante pour attacher un cœur reconnoissant, & occasionner un amour partagé? Clémentine elle-même n'a pas plus de délicatesse que cette Dame. En vérité, Je-



ronymo, quand je réfléchis sur ma situation, & que je me suppose m'adressant à elle, je suis porté à me regarder moi-même comme le plus indigne de sa faveur, de tous les hommes que je connois; & elle a pour admirateurs tous ceux qui la voient ... Olivia même l'admire! Puis-je rendre justice au mérite de toutes deux, sans paroître partagé par un double amour? ... Car j'avouerai à tout le monde mon attachement pour Clémentine, & puisqu'il a été une fois approuvé par la famille, je m'en glorifierai.

Vous voyez, mon cher Jeronymo, dans quelles circonstances je suis. L'exemple, je le crains, doit venir de l'Italie, & non de l'Angleterre. Cependant je ne dis pas cela par une vaine délicatesse. Il n'est pas en mon pouvoir de donner l'exemple, comme le peut votre Clémentine. Il y auroit de la présomption à le supposer. Clémentine n'a pas une aversion pour le mariage, elle n'en peut avoir pour celui que vous avez en vue, puisque la prévention en faveur d'un autre n'a plus lieu ... C'est un cruel coup pour moi. Je n'oserois pas dire ce que Clémentine veut, & peut faire; mais elle est naturellement l'enfant le plus soumis, elle a un vif sentiment des obligations plus qu'ordinaires qu'elle a à ses Père & Mère, & Frères, à qui elle a causé aussi malheureusement, qu'involontairement, de grandes afflictions. Il n'est pas question de différence de Religion, motif qui l'a engagée à me refuser. La soumission filiale est un article de Religion.

J'ai l'honneur d'écrire à la Marquise, au Général, au Père Marescotti, & à Mr. Lowther.
Veuil-